

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No 35. — Samedi, 3 janvier 1885
Bureaux : 80, rue St-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS:
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 3 janvier 1885

SOMMAIRE

TEXTES : Huitième tirage de nos primes.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—A nos lecteurs : Souhaits et vœux, par Noël Pays.—Le carnaval.—Un conducteur philosophe.—Le ciel étoilé.—Les missions africaines.—Paroles sages.—La Chambre No. 7 (suite), par Raoul de Navery. Entre femmes, par Carlos.—Un conseil par semaine.—Récréations en famille : Logogriphe, énigme et rébus.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : 1884-1885 : Une bonne année à tous.—Préface ratifée pour le jour de l'an.—Gravure du feuillet.

HUITIÈME TIRAGE DE NOS PRIMES

Le huitième tirage des primes du MONDE ILLUSTRÉ (numéros du mois de décembre), aura lieu lundi soir, le 5 janvier, à huit heures, dans la salle publique de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Nos lecteurs sont spécialement invités à y assister.

ENTRE-NOUS

Bon an et bonjour à tous !

Salut, ô nouvel an ! Seras-tu le tonnerre Qui vient pendant l'orage épouvanter la terre ? Où seras-tu pour nous, ranimant notre espoir, Comme est au voyageur dont la force brisée Par la chaleur du jour se repose épuisée, L'air pur et parfumé du soir.

Oui, que nous apportes-tu, nouvel an, est-ce la paix, le bonheur et l'abondance, ou la misère, la famine et la guerre ?

Va, je crois te connaître d'avance, nouvel an qui t'annonces comme tes devanciers et ne fera ni mieux ni pire. Comme le viel an que tu viens remplacer, ton aurore est rose, mais ton doigt est de sang ; ton soleil éclairera encore des scènes de meurtre et de carnage, et, s'il fait mûrir les blés, il n'empêchera pas l'horrible spectre de la famine d'étreindre à la gorge les malheureux et les faibles.

Sous ta robe couverte de fleurs, tu caches bien des crépes, et tes yeux, souriants aujourd'hui, se mouilleront de larmes plus d'une fois pendant les douze mois que comptera ton existence.

N'importe, salut à la nouvelle année !

* *

Comme l'a dit un écrivain célèbre, " puisque l'année qui vient de s'écouler a vécu les jours qu'elle avait à vivre, laissons la partir, et remercions Dieu qui nous a envoyé quelques beaux rayons de soleil."

Toute année qui finit doit se fermer sur une action de grâce, toute année qui commence doit s'ouvrir sur une prière, ne l'oublions jamais.

Je ne voudrais pas être un prophète de mauvais augure, un Cassandre, comme ce vieil homme dont l'histoire est connue et que je ne fais que répéter.

Dès 1815, notre homme répétait sans cesse à ses amis : " Nous allons à une révolution, ce sera pour l'année prochaine ! " L'année suivante arriva, et il n'y eut pas de révolution. Le vieillard n'en continua pas moins à répéter sa prédiction ; cela dura quinze ans. Enfin, la Révolution de 1830 éclata et, à force d'avoir eu tort, il finit par avoir raison.

Il ne faut cependant pas être grand clerc pour prédire que Français et Chinois s'entretueront en 1885, et qu'Anglais et Bédouins en feront autant.

* *

Serais-je prophète parce que je vous dirai que les journalistes vont continuer à s'injurier à qui mieux mieux pendant douze mois encore ? Pas de moins du monde, c'est le vieil usage et, comme on le sait, l'avenir est le miroir du passé.

Voulez-vous savoir comment on se traitait entre écrivains il y a trois siècles ? relisez ces lignes adressées à Erasme, par Scaliger, dans une polémique à propos de Cicéron, dont Erasme était un admirateur passionné :

" Cicéron se caressait le menton avec la main gauche. Le malheureux ! Il se caressait le menton avec la main ! Ce serait merveille qu'en Allemagne on se caressât le menton avec le pied. Tu parles de son cou maigre et long. Si tu avais un cou de ce genre, le ferais-tu couper ?... Tu remarques qu'il tremblait

en commençant. Quoi ! misérable, as-tu regret qu'il n'ait pas été aussi impudent que toi ?... Vous voyez, excellents jeunes gens, à quel animal nous avons affaire. Et cependant, il s'est constitué juge suprême dans la république des lettres. En même temps qu'il se propose d'anéantir la mémoire de Cicéron, il a l'audace de se dire le véritable enfant de Cicéron. Toi, bourreau, le fils de l'homme que tu as exécuté ? Comment oses-tu, parricide, te donner pour le fils d'un père que tu as assassiné, et assassiner ce père que tu réclames maintenant ? A quel supplice te vouer, monstre, scélérat, ivrogne, enragé, bandit, pourceau infecte ? où sont les chaînes ? où sont les chevaux ? O furie, à qui as-tu espéré en faire accroire ? "

On n'y allait pas de main morte, dans le bon vieux temps, et notez qu'en fin de compte, c'était Erasme qui avait raison.

* *

1885 ressemblera beaucoup à 1884.

Des jeunes filles riches épouseront encore leurs cochers ; des banquiers faussaires viendront se mettre chez nous à l'abri des poursuites de leurs victimes ; les gendres en voudront toujours à leurs belles-mères ; les femmes continueront à se taire le moins possible et leurs maris à boire trop ; les théâtres où l'on joue des pièces absurdes feront de bonnes recettes, et les poètes mourront de faim ; les marchands feront faillite et s'enrichiront ; les avocats plaideront, les clients paieront ; on naîtra, on vivra tout comme l'an dernier, et même on mourra du choléra à Montréal aussi bien qu'en Italie, et LE MONDE ILLUSTRÉ étendra toujours sa circulation.

Voilà qui est certain, et quand à ce qui regarde la politique : que le gouvernement appartienne à un parti qui porte un nom de couleur ou à un autre que l'on désigne sous un nom de bête, je m'en moque, pour le moment, comme un poisson d'une pomme.

Les acteurs changent, mais la pièce est toujours la même.

Plus ça change, plus c'est la même chose, dit le bon Alphonse Karr.

* *

Il est cependant des choses que je suis heureux de ne pas voir changer : c'est la joie et le bonheur qu'éprouvent les enfants en recevant leurs étrennes.

O le beau et le bon jour que le jour de l'an pour ceux qui reçoivent et même pour ceux qui donnent !

Et pendant toute la semaine, quelles confidences entre fillettes et garçons, énumérant les jolis cadeaux que leur ont fait, grands parents, père, mère et amis de la famille !

Polichinelles et poupées ne vivront pas vieux, mais leur existence éphémère aura fait tant d'heureux, que leur souvenir ne mourra pas dans la mémoire de leurs petits bourreaux.

Quels bons baisers on donne à ces jolis chérubins qui viennent demander une bénédiction qu'on leur a déjà donnée cent fois en secret.

On va faire les visites aux parents :

Saluons d'abord le grand père,
Vraiment il nous semble moins vieux,
Et ses yeux
Sont encore tendres pour grand'mère...
Au jour de l'an, que chacun soit heureux !

Comme le disait si bien ce pauvre Blain de Saint-Aubin.

* *

Le cadre qui m'est réservé est trop étroit pour faire une revue de l'année, mais je veux vous faire part, comme j'en ai l'habitude, de quelques réflexions que j'ai surprises hier, avec entente que vous n'en direz rien en haut lieu.

C'était au *Saint-Lawrence Hall* : deux amis se rencontrent et arrivent à parler de leurs camarades communs.

—Eh bien ! l'année a été bonne pour quelques-uns cependant ; X... est casé.

—Oui, je sais, après avoir fait faillite on lui a donné une jolie position dans les canaux.

—Il n'est pas le seul. B..., qui était marchand, a une place à la Poste ; S..., qui n'a jamais su faire une addition, a été nommé employé au bureau de l'auditeur, à Ottawa ; T..., un poète, est dans les Travaux Publics ; J..., qui est blanchisseur, a été nommé professeur de dessin, etc.....

Je n'en ai pas écouté davantage, mais cela m'a suffi pour constater que 1884 avait été témoin d'autant de sottises que les autres années.

Il y aurait là une jolie étude à faire qui lèverait bien des voiles... Mais chut...

* *

Je veux aussi vous faire part d'une impression assez générale produite par la célébration de la dernière fête de Noël.

En lisant les comptes rendus des messes de minuit chantées en différents lieux, je remarque que l'on s'éloigne beaucoup, en ville, des vieilles traditions, et que c'est dans les églises de campagne seulement qu'on les a gardées.

Je m'explique.

On s'ingénie depuis quelques années, dans les villes, à choisir pour la grande nuit chrétienne une nouvelle messe en musique, très difficile à chanter, très savante, disent les amateurs, et très ennuyante dit le gros bon sens populaire.

J'ai beaucoup plus de respect pour le bon sens que pour la prétendue science et le goût des maîtres de chapelle qui tombent dans le travers que je viens de signaler.

Ceux-ci devraient savoir que la messe de minuit n'est pas une messe comme les autres, et que le peuple tient à la garder telle qu'elle nous a été transmise par nos pères, simple, pleine de souvenirs et empreinte de ce cachet de naïveté qui n'exclut pas la grandeur.

Qu'ils jouent des airs d'opéra, des polkas et des valseuses le reste de l'année, dans les églises, c'est assez malheureux et assez ridicule, mais au moins qu'ils respectent la messe de minuit.

* *

Le peuple, qui a le sentiment de la vérité, tient aux vieux airs, à la vieille méthode, et il a raison.

Donc, l'autre nuit, en revenant de la messe, les dix dixièmes des personnes qui sortaient de certaines églises faisaient cette réflexion :

—On nous gâte notre messe de minuit. Pas un air connu, une musique incompréhensible et, si cela continue, on arrivera à chanter *l'Adeste Fideles* sur l'air de Malbrouk.

Vous voyez, au lieu d'élever les âmes, les fanatiques de la musique savante en arriveront à ennuyer, tout simplement.

—Mais, répondent-ils, nous voulons former le goût du public.

Allons donc ! tâchez d'en avoir vous-mêmes ! Ne touchez pas à ces vieux Noëls, donnez ce qui réveille en nous des souvenirs, de ces chants et de ces pastorales qui vont droit au cœur dans leur adorable simplicité.

Dieu merci ! cette manie de musique énervante n'est pas encore admise partout, et j'espère qu'elle ne le sera jamais. Elle est trop difficile à rendre et je désirerais qu'elle le fut dix fois plus encore.

Si on laissait faire les musiciens, ils nous abimeraient le *Pater* et la *Préface* à coups de quadruples croches.

Quelques-uns vont vouloir me traîner aux gémonies et me traiteront de barbare et d'ignorant, tant pis pour eux !

Ils continueront de plus belle en 1885, vous verrez.

* *

Mais pourquoi tant nous préoccuper de l'année qui commence, ne savons-nous pas qu'elle ne sera plus suivie d'aucune autre, qu'elle sera la dernière et qu'elle doit expirer dans trois jours.

Hélas ! oui, la fin du monde arrive le quatre de ce mois.

C'est un Américain qui, cette fois, nous annonce cette grande nouvelle. Il a fait ses calculs, il a consulté de vieux grimoires, il a braqué sa lunette sur les cieux, et le mouvement des astres lui a révélé que nous approchons du jugement dernier.

Savez-vous que c'est très grave, et que si on ne nous prédisait pas la même catastrophe tous les ans, il y aurait de quoi trembler.

Mais nous y sommes assez habitués maintenant, et les terreurs de l'an mille ne se renouvelleront pas de sitôt.

Quoi qu'il en soit, comme tout est possible et que je ne veux pas sembler être en retard, j'ai tenu à vous prévenir de la chose afin que vous preniez vos précautions.

Voilà encore une prédiction qui, à force de se répéter, finira peut-être par se réaliser.

LÉON LEDIEU.

A NOS LECTEURS

SOUHAITS ET VŒUX

Avec cette régularité parfaite qui caractérise le temps dans ses évolutions, l'hiver chaque année nous apporte son blanc cortège de neiges et de frimas. De même, régulièrement aussi, l'époque du 1er janvier, en nous rappelant nos devoirs, ravive dans nos cœurs l'image de ceux qui nous sont chers. Leur souvenir, plus encore en ce jour qu'en aucun autre temps, revient dans notre mémoire.

Sous la main habile du graveur, l'acier se creuse d'un profond sillage, inaltérable aux rigueurs des saisons qui se succèdent. Il en est ainsi pour l'image adorée de qui l'on aime; elle reste à tout jamais gravée au fond du cœur.

Interprète fidèle de la pensée de tous mes collègues, je viens en leur nom vous offrir, chers lecteurs, les hommages de nos vœux.

Mais au milieu des souhaits que tant d'autres plus connus et plus chers vous ont déjà portés en l'honneur du retour de l'année nouvelle, les nôtres pourront vous paraître superflus et de bien peu d'attraits; vous n'en ferez nul cas sans doute, ignorant peut-être qu'un lien solide de sympathie attache à ses clients l'écrivain qui les instruit ou les amuse.

Cependant, nos souhaits ne seront pas les moins sincères, quoique arrivés de loin. Acceptez-les, et faites leur l'accueil qu'ils recevraient si vous les croyiez dignes d'un tel honneur et qu'ils vinssent d'autre part.

Laissez-moi vous narrer une histoire, courte mais véridique, qui me revient aujourd'hui en mémoire, et sur laquelle je compte un peu pour m'aider à me faire mieux comprendre.

On raconte qu'un jour, une société savante s'étant fondée dans un pays voisin de la belle Italie et des Alpes françaises, et le nombre des membres admis se trouvant, quelque temps après, au grand complet, au milieu d'une délibération arriva du fond de la province un jeune voyageur, que sa modestie seule avait fait exclure de la noble assemblée. Tout couvert encore de la poudre du chemin, devant tous il fit valoir ses titres et ses droits. Hélas! ce fut en vain; il n'y avait plus de place. Ne voulant pas lui infliger un refus formel et verbal, le président, grave, se leva, puis, saisissant une coupe qu'il posa d'aplomb sur une table, il la remplit d'eau jusqu'au bord, et si pleine, qu'une seule goutte de plus eût fait déborder le vase. Le jeune homme comprit l'allusion, qui le faisait lui-même cette goutte superflue au milieu de cette assemblée de savants. C'était un enfant des pays du soleil; une rose de ces régions fleuries s'était oubliée à la boutonnière de son manteau; d'un geste rapide il l'enlève et en détache une feuille qu'il pose délicatement sur l'eau de la coupe. Sous le poids de ce fardeau léger, le pur liquide n'en fut même pas troublé; le vase ne déborda pas. Les savants se regardèrent; ils comprirent à leur tour, et, sans plus de délibération, le jeune homme fut admis, comme il le désirait, dans le sein de la noble société.

Nous sommes ce voyageur poudreux, chers lecteurs, apportant de loin, et en votre intention, cette feuille de rose qui surnage. Qu'elle soit donc admise sous votre toit et qu'elle y trouve place à votre foyer.

Chaque année qui se succédera désormais vous apportera nos vœux. Nous vous souhaiterons dans l'avenir, à vous, messieurs, d'être de vrais citoyens, des hommes honnêtes, à l'âme droite, au cœur franc et loyal, des hommes sur lesquels la patrie puisse compter un jour et dont elle s'enorgueillira.

Là est la base, là est le principe de la grandeur de toute nation qui se respecte.

De même qu'il faut à l'édifice immense des multitudes de colonnes pour soutenir dans les airs, toujours noble et majestueux, son faite appesanti sous les rigueurs des saisons qui passent, de même faut-il au pays, cet édifice social, un point d'appui solide sur lequel il place ses assises et repose sa tête trop souvent en butte aux factions diverses. Vous en deviendrez les colonnes, en grandissant sous l'égide morale des lois qui nous gouvernent, et en vous fortifiant chaque jour au contact des beaux exemples.

"Aimez la patrie avec dévouement, avec générosité, sans chercher par une ambition égoïste l'honneur pour vous seuls et l'abaissement pour les autres, comme l'a dit fort bien et avec justesse une voix plus autorisée que la mienne, servez la patrie pour elle-même, parce qu'elle est votre mère, et qu'étant

alors ses enfants, vous lui devez vos services dévoués; parce que l'amour pour elle est une vertu morale inspirée par la raison et par le plus noble instinct du cœur, un devoir dont l'obligation est sanctionnée par la voix de tous les peuples notant d'ignominie le citoyen qui trahit sa cause ou refuse de la servir; parce qu'enfin la distinction des nationalités est dans les desseins de Dieu, qui a constitué les peuples dans les limites, qui circonscrivent chacun d'eux et que lui-même nous a fait une obligation de prier pour la patrie et de la défendre."

Pour vous, mesdames, soyez les aides dévouées de messieurs vos maris dans l'accomplissement de leurs devoirs et des vôtres; c'est ainsi que vous en ferez de vrais citoyens, et en les faisant tels, soyez certaines qu'ils vous aimeront, que dis-je? qu'ils vous adoreront; ils ne seraient pas de vrais patriotes autrement. Aimez la patrie, vous aussi, servez-la, mais à votre manière, servez-la dans vos maris, servez-la dans vos enfants, en guidant les uns, en élevant les autres; la femme, souvent en ces choses a plus d'instinct, plus de délicatesse que l'homme. La grandeur de la patrie dépend de la piété conjugale autant que de l'éducation maternelle. Nous vous souhaitons donc d'être heureuses partout et toujours: le bonheur est fait pour votre âge et pour votre condition. Soyez heureuses dans vos maris, soyez heureuses dans vos enfants, soyez-en fières; l'orgueil que vous en concevez est un orgueil permis; il vous grandira à vos yeux, et non seulement aux vôtres, mais encore et surtout aux yeux du monde qui vous jalouera et vous respectera.

Quant à vous, mesdemoiselles, qui avez mis de côté vos poupées et rallongé vos robes au sortir du couvent, je n'ai qu'un souhait à vous faire: Mariez-vous bien vite.

NOËL PAYS.

LE CARNAVAL

La partie Est de Montréal, le quartier essentiellement canadien, coopérera d'une manière sérieuse au carnaval d'hiver.

On vient d'adopter le plan du monument de glace qui doit être élevé sur le Champ-de-Mars. Certes, on ne peut s'attendre à quelque chose d'aussi grandiose que le palais du square Dominion, les moyens sont trop restreints, mais le dessin qui a reçu l'approbation du comité a son mérite et fait honneur à son auteur, un jeune homme de dix-sept ans, M. Théodore Daoust, élève d'architecture.

Ce monument, haut de soixante quinze pieds, est de style égyptien, c'est une pyramide circulaire, ou plutôt un cône, à gradins, surmonté d'un raquetteur en neige ou glace.

Sur les gradins prendront place les membres des clubs canadiens, en costume, et l'intérieur du cône sera illuminé par la lumière électrique.

L'effet en sera féérique, vous verrez.

UN CONDUCTEUR PHILOSOPHE

Les conducteurs de *cars* ont mille occasions d'étudier l'humanité, et beaucoup ne s'en font pas faute. L'un d'eux nous disait l'autre jour:

"Il m'arrive souvent de faire exprès de ne pas demander à certaines gens le prix de leur place. Je choisis pour cela les passagers qui tiennent déjà à la main leur pièce de cinq cents. Sans en avoir l'air, je passe devant l'individu que je veux éprouver, ne lui tend pas la boîte, mais le guigne de l'œil. L'individu remet tranquillement ses cinq cents dans sa poche et se donne un petit air innocent qui lui va comme un tablier à un veau. Mais au moment où il veut sortir, je l'arrête et lui réclame mes cinq cents. Eh bien! neuf fois sur dix, le coquin prétend carrément qu'il m'a payé, ou me demande hypocritement si réellement il a oublié de le faire. Je remarque, de plus, que sur vingt personnes il n'y en a pas une qui offre de payer avant d'en avoir été priée. Et ce sont les femmes qui se font le plus tirer l'oreille. Parmi les hommes, ce sont les ouvriers et les gens mal habillés qui cherchent le moins à me tricher. Les "messieurs" et les "dandys" sont presque toujours sujets à caution et font tout ce qu'ils peuvent pour sauver leurs cinq cents."

La grandeur de l'âme se mesure sur la charité
L'homme vertueux est un ciel.

LE CIEL ÉTOILÉ

Le temps était serein: la voie lactée, comme un léger nuage partageait le ciel: un doux rayon partait de chaque étoile pour venir jusqu'à moi, et lorsque j'en examinai une attentivement, ses compagnes semblaient scintiller plus vivement pour attirer mes regards. C'est un charme pour moi que celui de contempler le ciel étoilé, et je n'ai pas à me reprocher d'avoir fait un seul voyage, ni même une simple promenade nocturne, sans payer le tribut d'admiration que je dois aux merveilles du firmament.

Quoique je sente toute l'impuissance de ma pensée dans ces hautes méditations, je trouve un plaisir inexprimable à m'en occuper; j'aime à penser que ce n'est point le hasard qui conduit jusqu'à mes yeux cette émanation des mondes éloignés, et chaque étoile verse avec sa lumière un rayon d'espérance dans mon cœur. Eh quoi! ces merveilles n'auraient-elles d'autres rapports avec moi que celui de briller à mes yeux? Et ma pensée qui s'élève jusqu'à elles, mon cœur qui s'émeut à leur aspect leur seraient-ils étrangers?...

Spectateur éphémère d'un spectacle éternel, l'homme lève un instant les yeux vers le ciel et les referme pour toujours; mais, pendant cet instant rapide qui lui est accordé, de tous les points du ciel, et depuis les bornes de l'univers, un rayon consolateur part de chaque monde et vient frapper ses regards pour lui annoncer qu'il existe un rapport entre l'immensité et lui, qu'il est associé à l'éternel.

DE MAISTRE (XAVIER.)

LES MISSIONS AFRICAINES

Les Pères Merlini et Connaughton, de la société des Missions africaines de Lyon, envoyés aux États-Unis pour implorer l'aide des fidèles en faveur de l'œuvre, sont en ce moment à New-York. Voici d'étonnantes détails sur les mœurs des peuplades idolâtres dont l'évangélisation est plus particulièrement confiée à la Société des Missions Africaines, savoir: la Côte d'Or, la Côte des Esclaves et le royaume de Dahomey.

Au sujet des sacrifices humains qu'il est d'usage de faire après la mort des chefs ou des rois, le Père Merlini a raconté un fait qui s'est passé récemment à Abomey, ville principale du Dahomey.

Un jour que le roi venait d'immoler tous ses esclaves pour les envoyer pourvoir aux besoins dans l'autre monde de son défunt père le roi Guego, il s'aperçut avoir oublié une commission dont il désirait charger quelqu'un pour le monarque décédé. Où trouver une nouvelle victime pour réparer cette oubli? Il aperçut en ce moment une jeune fille qui puisait de l'eau dans la lagune, et, ayant ordonné à ses ministres de la faire approcher, il lui dit:

—Ma fille, mets-toi à genoux, j'ai des commissions à te donner pour mon père.

La pauvre jeune fille, sachant le sort qui l'attendait, implora la pitié du roi et essaya de s'enfuir. Mais elle fut saisie aussitôt et on la tint prosternée de force devant le roi pour écouter les commissions dont il voulait la charger pour l'autre monde. Ensuite on lui donna un verre de whiskey, et pendant qu'elle buvait un bourreau lui trancha la tête d'un seul coup de sabre.

Le moyen le plus efficace d'assurer le succès des Missions Africaines est de fonder des bourses pour l'entretien d'un certain nombre de missionnaires dans le séminaire des Missions Africaines de Lyon. Le prix d'une bourse est de \$3,000, dont les intérêts suffisent pour l'entretien à perpétuité d'un étudiant dans ce séminaire. Les offrandes que les personnes charitables voudront consacrer à cette bonne œuvre seront reçues par les missionnaires Merlini et Connaughton, chez le Père Drumgoolo, bâtiment de la "Saint-Joseph's Union, Lafayette place, New-York."

PAROLES SAGES

Ce n'est pas ce que nous gagnons, mais ce que nous épargnons qui nous enrichit.

Ce n'est pas ce que nous avons l'intention de faire, mais ce que nous faisons qui nous rend utiles.

Ce n'est pas ce que nous lisons, mais ce que nous nous rappelons qui nous rend sages.

Ce n'est pas quelques légers désirs, mais un combat de la vie durant qui nous rend vaillants.



PRÉPARATIFS POUR LE JOUR DE L'AN.

LA
CHAMBRE N° 7

PAR RAOUL DE NAVERY

XXI

DANS LA SALLE

(Suite)

Le major se jura qu'il échapperait le lendemain à la servitude que lui créait sa situation, mais il sonna son valet de chambre, comme le lui conseillait M. de Luzarches, et, une heure après, tous deux attendaient au salon que la voiture fût attelée.

M. de Luzarches, en se rendant au théâtre était convaincu qu'il y trouverait sinon le mot de l'énigme qui le troublait, du moins une indication précieuse. Le protecteur de Mélati ne pouvait man-

mandait la prudence, puis tous deux montèrent dans le coupé qui les entraîna rapidement.

La salle de l'Ambigu était pleine, houleuse et chaude. Les auteurs dramatiques s'y trouvaient en nombre ; les critiques s'abordaient dans les couloirs. La plupart d'entre eux comptaient sur un succès.

—Très fort, Dervaux ! disait l'un. Il marche en progressant. Toute pièce nouvelle double sa fortune et augmente sa réputation. C'est le Dennery de l'avenir.

—Bah ! répliqua Camille Broutin, dont un grand drame militaire venait d'être sifflé quinze jours auparavant, s'il comptait sur une victoire n'eût-il point invité la presse à la répétition générale. Défiiez-vous toujours d'un drame dont les surprises sont réservées pour la première. On a des amis plein la salle ce jour-là. La claque est à son poste ! Tandis qu'à la répétition il s'agit seulement de la presse ; on sait que l'article est écrit dans la nuit, qu'il paraîtra le lendemain. J'ai plus de courage que Dervaux, moi !

—Oh ! vous, mon cher, vous êtes comme les matelots, vous ne craignez pas les bordées.

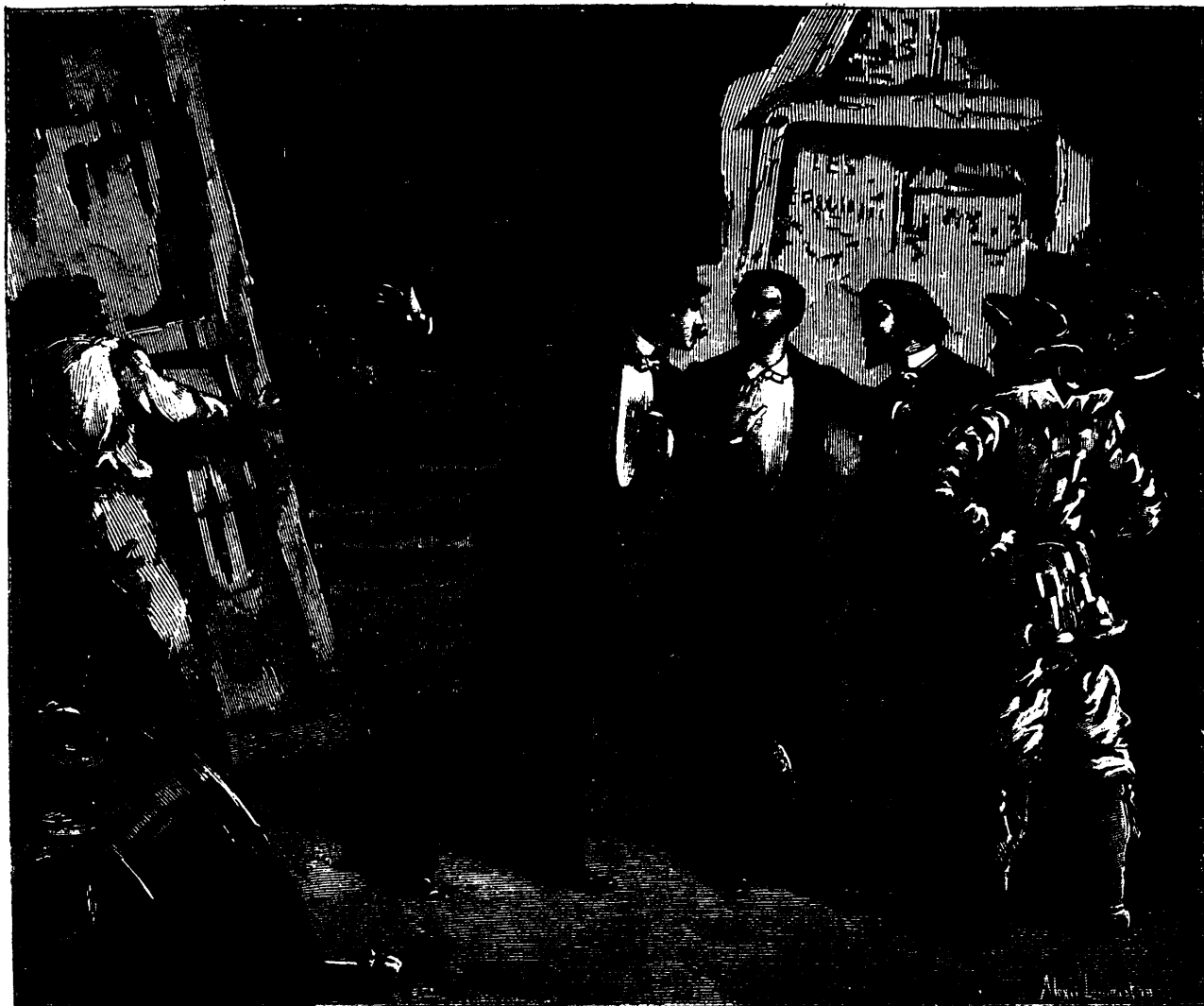
—Que signifie ? demanda Boutin d'un air rouge.

Cependant, l'heure fixée pour le lever du rideau était sonnée. Les instruments étaient enfin accordés. La rampe monta étincelante ; les clartés des lustres et celles des lampes s'avivèrent, trois coups furent frappés ; un soupir de soulagement sortit de toutes les poitrines, le rideau se levait avec lenteur.

La scène représentait d'une façon identique l'auberge de Jarnille : Au fond, le balcon de bois sur lequel s'ouvrait une porte vitrée, au premier plan à droite une porte donnant sur le palier, à gauche une table-bureau, avec un encrier, des plumes et du papier. C'était le soir, une bougie éclairait la chambre. À côté on menait grand tapage de cris et de rires. On y soupait joyeusement.

Maxime de Luzarches devint blême en regardant. Fil-de-Soie qui se mordait les lèvres. La scène était vide ; les spectateurs n'étaient en ce moment occupés que des bruits divers provenant du salon voisin de la chambre d'auberge.

Tout à coup, détournant ses regards du théâtre, Maxime les fixa sur une avant-scène jusqu'alors inoccupée, et ce fut avec un sentiment d'épouvante folle qu'il y vit entrer Mélati. D'abord il ne reconnut



La main de Maxime se leva. — (Voir page 279, col. 1.)

quer d'assister à ce drame. L'auteur et lui se devaient connaître.

Tout à coup un soupçon traversa l'esprit de M. de Luzarches.

—Mélati n'était-elle point aimée de l'auteur dramatique ? N'était-ce pas d'elle qu'il tenait les détails du crime commis dans l'hôtellerie de Jarnille ? Comment n'avait-il point soupçonné plus tôt Louis Dervaux. Accoutumé par la nature même de son esprit et la direction de ses travaux à employer avec facilité les moyens dramatiques, il avait dû par habileté scénique et par la force même des déductions arriver...

Mais ici Maxime s'arrêtait. Ces pensées s'agitaient profondément, tandis que tranquillement, en apparence, il étudiait devant une glace si le nœud étroit de sa cravate blanche était irréprochable et si ses cheveux se massaient avec grâce sur son front.

—La voiture de monsieur est avancée, vint dire le valet de pied.

Le major regarda son complice en face, hardiment, paraissant le défier d'aller plus loin que ne le com-

—Rien du tout ! reprit le critique. Vous avez écrit une pièce à coups de fusil, Dervaux compte sur un succès de larmes, vous voyez que cela ne se ressemble guère.

—J'entends la sonnerie électrique appelant les acteurs en scène.

—A nos places.

—Tout à l'heure, au foyer, n'est-ce pas ?

—Naturellement.

En effet, le bruit strident de la sonnerie retentissant à la fois dans les couloirs et dans les foyers rappela les spectateurs à leurs places respectives.

Maxime se trouvait à sa place, et déjà rapidement son regard venait de fouiller la salle. Il y reconnut des amis du club, des partners de jeu, des parieurs de courses, le gratin le plus distingué de la haute gomme, mais rien ne lui parut inquiétant dans l'ensemble de ce public choisi. Le major lui aussi faisait son inspection. Elle le laissa complètement rassuré, et ce fut avec la désinvolture la plus grande qu'il entama une discussion sur le tir au pigeon de Monte Carlo.

qu'elle, vêtue de noir, belle comme un rêve, dans sa toilette de jais, avec ses cheveux d'or fin formant une auréole autour de son charmant visage. Il connaissait assez ses goûts, ses habitudes, il savait trop quel deuil elle portait dans son cœur pour croire qu'elle vint simplement au théâtre afin d'y voir représenter un drame excitant à l'avance des curiosités nerveuses.

Elle ne serait venue voir aucune autre pièce... Mais celle-là, que pensait-elle, qu'attendait-elle ? Quelle apparition croyait-elle voir dans cette *Chambre n° 7*, de l'auberge du Soleil-Levant ? La présence de Mélati lui parut à la fois un avertissement et une menace. À ses côtés se placèrent Mme de Gailhac, paraissant la couvrir de sa protection maternelle, puis Blanche, toute pâle dans sa robe d'un ton lette virginale. Caché par le rideau de velours de l'avant-scène se tenait Henri de Gailhac, tandis que Guillaume Andrezel et François restaient derrière les jeunes filles.

Mélati, avide de ne perdre aucun mot du dialogue, s'accouda sur la rampe de la loge et ne dé-

tourna pas les yeux du théâtre. Si les auteurs avaient changé les noms des personnages, trouvant dans la réalité tout ce qu'il leur fallait pour préparer leur action et mouvoir le drame, ils s'étaient contentés pour leur exposition d'un dialogue entre l'actrice représentant Jarnille, dont le costume avait été soigneusement copié, et une ingénue de village. Colette, en jupons courts, rieuse et mignonne, s'entretenait avec sa tante du neveu du millionnaire, buvant et chantant avec ses amis, tandis que le vieillard agonisait dans une chambre isolée du manoir de Marolles. Elle racontait à sa nièce comment M. de Genial était arrivé prendre dans l'esprit de l'ocogénaire, plus encore que dans son cœur, la place du plus jeune de ses neveux, celui qu'il préférait naguère, et dont l'avait éloigné un mariage contracté sans son autorisation. Puis elle ajoutait qu'elle comptait sur la justice de Dieu pour remettre chaque chose à sa place. Le vieillard savait désormais à quoi s'en tenir sur la prétendue affection dont tant de fois son neveu lui avait donné l'assurance. L'aubergiste rappelait le banquet au milieu duquel le mourant était apparu. « Depuis, il a écrit, vois-tu, et nous reverrons M. Gaston, il amènera ici la jeune étrangère qu'il épousa aux Indes, un ange ! Ceux-là, Colette, seront les vrais, les seuls maîtres de Marolles. »

Luzarches écoutait ce dialogue avec stupeur. On aurait dit qu'il avait été écrit sous l'impression même des paroles entendues ou du moins recueillies.

Mélati, appuyée sur le rebord de la loge et penchée en avant, ne perdait pas un mot du dialogue. Jusqu'alors elle n'avait vu personne dans la salle, mais brusquement un éclair d'un regard lui montra en face d'elle celui qui l'avait enlevée, celui qui s'était fait son persécuteur, en attendant qu'il devint son bourreau, mais dont le nom lui était encore inconnu.

— Lui ! lui ! fit-elle en se renversant en arrière.

Francis s'inclina rapidement sur le dossier de son siège.

— L'homme au gardenais, n'est-ce pas ?

— Oui, dit-elle d'une voix faible comme un soupir.

— Je saurai ce soir son nom, répliqua-t-il.

De nouveau Mélati prêta une attention dévorante au drame.

Les instruments jouaient ces quelques mesures d'ouverture indiquant dans une pièce l'arrivée d'un personnage important ou une scène capitale.

La voix d'un enfant répéta : « Par ici, monsieur, par ici chambre n° 7 ! » et Rameau d'Or fit son entrée. Il précédait le voyageur. Celui-ci jeta dans la chambre un rapide coup d'œil, s'assit près de la table, puis, après que le jeune valet eut allumé le feu, il resta seul. Mais seul avec un souvenir ardent, celui de sa femme, de sa fille. Il marchait à grands pas, parlant haut, s'excitant au courage ; tantôt se réjouissant de la fortune qui, de nouveau, le favorisait ; tantôt formant des vœux pour le salut du vieux parent qui l'appelait à son lit de mort.

— Mademoiselle, demanda Francis à Mélati, vous souffrez, désirez-vous quitter la loge ?

— Je veux voir ! Je veux voir ! répéta-t-elle.

Depuis un moment l'ancien magistrat l'observait avec une attention croissante, il comprenait maintenant que Mélati possédait plus qu'un intérêt de banale curiosité à la représentation de ce drame.

Il marchait toujours, vibrant, soutenu. Le voyageur accoudé sur la table écrivait à sa femme une lettre remplie de tendresse débordante. Absorbé par cette chère occupation, il ne vit point entrer par la porte vitrée s'ouvrant sur le balcon un homme élégamment mis, qui cachait dans sa main un couteau. Il s'avança sans bruit, leva la main, et le couteau s'enfonça entre les épaules du voyageur.

Un cri échappa à l'une des spectatrices, bouleversa alors toute la salle tant il renfermait de désespoir et de sanglots.

— Mon père ! mon père !

Mélati tendit ses mains et tomba évanouie dans les bras de Mme de Gailhac.

Les applaudissements de la claque chargée de faire valoir l'importance de cette scène muette couvrirent le tumulte causé dans l'avant-scène par l'incident qui venait de s'y produire. Mais il n'échappa ni aux regards de Maxime ni à ceux de Fil de Soie.

Une autre surprise leur était ménagée.

A l'appel poussé par le blessé un enfant accourut, le même qui avait introduit le voyageur dans la chambre n° 7. Il se précipita vers le malheureux, le prit dans ses bras, portant un verre d'eau à ses

lèvres, lui parlant, implorant un mot, donnant de tels signes de regrets et jouant d'une façon si expressive, si remarquablement naturelle, que la salle demeura haletante, conquise par le talent de cet adolescent inconnu la veille.

L'enfer s'en mêlait décidément pour Maxime et pour Damien. Cet enfant, qui jouait si naturellement le rôle de garçon d'auberge, ils le connaissaient. C'était bien Rameau d'Or, le fiancé de Colette.

Il parlait maintenant, suppliant le voyageur de lui donner ses instructions, de lui indiquer ce qu'il attendait de lui... Le blessé tirait de son sein une liasse de papiers et les lui tendait :

— Ils contiennent l'honneur, la fortune de celles que j'aime le plus au monde... Ma femme... Ma fille... Tu jures de les leur remettre...

— Je le jure.

— Sur ton salut ?...

— Sur mon salut.

— Je te crois, tu les leur porteras rue... Ah ! je meurs...

Et il tombait roidi entre les bras de l'enfant.

Celui-ci prenait les papiers, boutonnait dessus sa petite veste et s'enfuyait de la chambre maudite.

L'acte se terminait là. Le rideau baissa au milieu d'une triple salve de braves.

M. de Luzarches se leva.

— Viens, dit-il au major.

Lorsque tous deux se trouvèrent dans le couloir, Maxime demanda à Damien :

— Comprends-tu ?

— Parfaitement.

— Par un hasard que je ne m'explique pas, Rameau d'Or s'est trouvé en rapport avec Louis Dervaux... Il lui a raconté l'affaire de la chambre n° 7... Il lui a même ajouté ce que nous ignorions... C'est que c'est à lui, à lui seul, comprends-tu, à lui, que Gaston de Marolles a dû remettre les papiers établissant les droits de Mélati à l'héritage d'Henriot.

— Mais s'il les possédait comme vous dites, cette jeune fille qui vit au milieu de magistrats les aurait fait valoir...

— Rameau d'Or les possède, mais il ne connaît la fille de Gaston que sous le nom de Vebson : le nom de sa mère, Arinda Vebson... Eh bien ! avant que tu partes pour la Belgique, c'est-à-dire avant deux jours, il faut que nous ayons repris ces papiers.

— Oui, répéta Damien entre ses dents, il le faut.

XXII

PROVOCATION

Un grand mouvement s'opéra dans la salle, lorsqu'au milieu d'un succès enthousiaste s'acheva le prologue du drame. Le public se dispersa dans les couloirs, puis il gagna les foyers. On s'aborda avec l'animation propre à ces batailles qui s'appellent les "premières."

M. de Luzarches, la bouche serrée, le regard froid, plus hautain que jamais, chercha dans la salle le névrosiaque Lucien Grandpré et, lui prenant amicalement le bras :

— Tu connais assez de moi de ici pour aller dans les coulisses ?

— Je m'y rends.

— Est-il indiscret de te prier de m'y conduire.

— C'est indiscret, mais viens tout de même. Un beau et légitime succès pour Dervaux ! Ma foi ! il mérite, c'est un charmant garçon. Et pour peu que les cinq actes vaillent le prologue... Hein ! Est-ce assez réussi cette scène de l'assassinat ! Une trouvaille que ce Rameau d'Or ! Les théâtres vont se l'arracher désormais. Il a tiré un excellent parti de l'affaire... Au point de vue scénique, le crime compris de cette façon offre infiniment plus d'intérêt qu'avec le personnage de Chemineau.

— Evidemment ! répliqua Maxime.

Grandpré se fit ouvrir la porte conduisant sur le théâtre. On s'y remuait avec peine. Les acteurs recevaient leur part d'éloges. Tout le monde paraissait heureux de cette belle soirée, et Dervaux, que ne quittait pas son ami Jean Lagny, recevait les félicitations avec une expression de reconnaissance expansive.

— C'est bon, la fraternité, disait-il. En vain essaie-t-on de la nier, on la retrouve encore parmi les gens de lettres et les dramaturges. Cela m'épanouit le cœur de serrer tant de mains amies. Vraiment, pour la première fois je sais ce que c'est que le succès

— Et, chose rare, il ne te grise pas, ajouta Lagny.

— Pourquoi me laisserais-je éblouir par une chance inattendue ? Car vraiment tout est hasard dans nos batailles gagnées comme dans nos revers. Telle pièce, dont nous attendons beaucoup, peut tomber d'une façon misérable ; telle autre, sur laquelle personne ne comptait, réussit d'une manière inespérée.

— Pardon, mon cher, nous comptions tous sur une victoire, dit Grandpré.

— Pourrais-je vous demander, monsieur, qui vous avez prétendu mettre en scène dans ce drame tapageur ? demanda M. de Luzarches à l'auteur dramatique avec une insolence de ton et d'attitude qui fut remarquée de toutes les personnes entourant Dervaux.

Celui-ci regarda froidement Maxime et se contenta de lui répondre :

— Mes personnages sont les enfants de ma fantaisie, monsieur, et je ne dois compte qu'au public de la façon dont je les fais agir. S'il me donne raison comme ce soir, tout va bien ; s'il me siffle, c'est que je me suis trompé, voilà tout.

— Et jamais il n'est arrivé qu'on vous demandât raison de la hardiesse inconvenante avec laquelle vous reproduisez sur la scène des faits intéressants une famille honorable ?

— Jamais, répondit Dervaux.

— Je serai donc le premier, monsieur, qui exigera de vous une réparation pour ce fait...

L'auteur dramatique se mit à rire.

— Vraiment, dit-il, si je ne pensais que vous sortez d'un dîner où vous avez fait usage de vins trop capiteux, je serais fort embarrassé pour qualifier votre conduite. Nous avons fort peu de temps à nous... L'entr'acte ne sera pas long, dans une minute on sonnera les artistes... Jusqu'à ce que vous fassiez partie de la presse, monsieur, je vous récuse de la façon la plus absolue.

— C'est que vous ignorez mon nom.

— Absolument, et je vous avoue que ce début d'entretien ne me donne nul envie de l'apprendre.

— Vous le saurez cependant. Mieux vaut que je vous le dise que de vous jeter une carte au visage.

— Monsieur ! s'écria Dervaux.

— Je m'appelle Maxime de Luzarches.

— Tant mieux pour vous, monsieur, si vous portez un nom honorable ! tant pis si vous le déshonorez ou si vous le rendez ridicule.

— Ma famille est de Marolles, poursuivit Maxime blême et menaçant. M. Henriot de Marolles habitait le château...

— Ah ! reprit froidement Dervaux, vous êtes ce Maxime de Luzarches dont on parlait beaucoup dans le pays... Grand chasseur et le reste !

— Je vous interdis de mettre en scène mon infortuné cousin...

— Gaston de Marolles... Très bien ! Je commence à comprendre... Et je consens à vous donner devant tous une explication.

— Ce sont des excuses qu'il me faut ! J'exigerai ensuite que la pièce soit retirée.

— Toujours sous le prétexte qu'elle vous offense... En quoi, je vous prie ? Je me sers d'un crime commis il y a trois ans dans un petit village, ce crime me semble renfermer des éléments dramatiques... Un homme, jeune et intelligent, digne d'affection et de respect, est assassiné dans des circonstances tout à fait étrange... Dans la crainte de froisser des susceptibilités ombrageuses, la scène se passe, dans ma pièce, vingt ans avant l'époque où l'assassinat de Gaston fut un événement dans le pays... J'ai ajouté des personnages, comme vous en jugerez en écoutant les actes suivants...

— Vous ne pouvez nier ceci : je suis le neveu de M. Henriot de Marolles, et dans votre pièce...

— Le neveu assassine son cousin... Voilà ce qui vous blesse... Mais ce personnage est à moi, c'est mon enfant, ma création... Essayez de déférer cette affaire à un tribunal, et vous verrez ce qui vous sera répondu. Ou en serions-nous, grand Dieu, si nous n'avions pas le droit de mettre un assassin en scène sans qu'un monsieur se levât pour nous dire : C'est de moi que vous parlez !

— Monsieur ! s'écria Maxime.

— Point de colère, je vous réponds, voilà tout. La Chambre n° 7 restera sur l'affiche tant que le public me fera l'honneur d'y assister. Je ne nie point que dans l'hôtellerie de Jarnille se trouve une chambre semblable à celle que nous avons reproduite... Mais encore une fois, chacun, en matière théâtrale, prend son bien où il le trouve...

— E vous croyez qu'un auteur peut faire jouer

un rôle par le valet même de l'auberge où se passa le drame ?

—J'entre en scène, dit Rameau d'Or, en s'approchant de M. de Luzarches, le visage animé, la voix vibrante. Est-ce que ma vocation dramatique vous gêne ? demanda-t-il à Maxime. Et qui donc représenterait mieux le protégé de Jarnille que cet enfant lui-même ? Ce n'est pas mon début, d'ailleurs. Les saltimbanques qui me volèrent ou me recueillirent m'ont habitué à tout : depuis le dressage des ours jusqu'à la danse de corde et les parades de la foire. Oh ! vous pouvez me regarder avec des yeux irrités, M. de Luzarches, je vous le rendrai bien, allez ! Et je n'ai pas peur que vous fassiez comme le traître du drame... Un coup de couteau entre les épaules, vlan !

—Misérable ! s'écria Maxime en levant le bras.
—Ne me touchez pas ! dit l'enfant, je vous le défends ! Diable ! tout n'est pas rose dans le métier. On provoque mon auteur, on me traite de misérable ! Tout cela parce que je suis né à Marolles et que j'ai eu souvent le désavantage de vous y voir... La dernière fois, si ma mémoire est bonne, c'était la nuit du meurtre... Vous soupiez avec huit de vos amis... M. Grandpré en était... Et un couplet de chanson couvrit le cri d'agonie de Gaston de Marolles...

Luzarches bondit sur Rameau d'Or, mais alors les spectateurs de cette scène s'interposèrent :

—Un enfant ! dirent-ils, un enfant !
—Oh ! fit Maxime, je le tuerais !
—Tout le monde ce soir, alors ! Les honneurs d'abord à M. Dervaux, c'est juste, moi après ! le garçon d'auberge du Soleil Levant, le fiancé de Colette ! Un rien du tout, quoi ! Eh ! qui sait, cependant, s'il se laisserait faire ?

—Monsieur, demanda Maxime en s'adressant de nouveau à Dervaux, retirez-vous votre pièce ?

—Jamais.
—En ce cas, nous nous battons !
—Sous quel prétexte ? demanda l'auteur.
—Vous vous permettez de toucher à ma famille.
—Vous êtes le dernier représentant de cette famille, puisque Gaston est mort.
—Vous battez vous ?
—Non, répondit Dervaux.
—Je vous y forcerai.

—J'en doute... Voyez-vous, monsieur, il existe deux espèces de gens en ce monde, ceux qui honorent le pays par leur travail, qui portent dignement le nom transmis par les aïeux ou qui s'en font un plus haut que celui des ancêtres... Puis il existe une race d'êtres inutiles, sinon dangereux, employant leur temps à développer leurs vices et à entretenir ceux de leurs amis... Les uns tiennent le pinceau, la plume, l'épée ; les autres manient la fourchette ou des cartes plein les mains, font la vole et tournent le roi ! Convenez qu'entre ces hommes la partie ne serait pas égale, et que celui qui travaille et vaut quelque chose par son intelligence et sa moralité, serait un grand sot de risquer sa vie contre un viveur et un spadassin de profession.

—C'est vrai ! c'est vrai ! murmurèrent les amis de Dervaux.

—J'ajouterai, dit celui-ci, que le duel, me paraissant une sorte d'assassinat, je le repousse de toutes les forces de ma foi religieuse.

—Si je vous insultais...
—Ce serait devant un nombreux public et j'en appellerais aux tribunaux.

—Lâche ! fit Maxime, lâche !
Dervaux regarda ceux qui l'entouraient avec une expression de calme superbe.

—Cet homme est fou ! dit Lagny en désignant Luzarches.

—Peut-être... répliqua Dervaux d'une voix profonde.

—Vous battez-vous ? cria Maxime en rapprochant si près son visage de celui de Dervaux que son souffle brûlant souleva les cheveux de l'auteur dramatique.

—Non, répéta celui-ci.

La main de Maxime se leva, elle aurait touché la joue de Louis, si Grandpré n'avait arrêté le bras de M. de Luzarches.

—Je tiens le soufflet pour reçu, fit Dervaux.

—Mais je garde la situation d'offensé, ajouta Luzarches.

—Mes témoins s'entendront avec les vôtres, monsieur...

(La suite au prochain numéro.)

ENTRE FEMMES

Blanche.—Ainsi tu le connais ?

Louise. (*Travaillant.*)—Qui ça ?

Blanche.—M. Robert Dubois.

Louise. (*Avec indifférence.*)—Je l'ai rencontré quelquefois.

Blanche.—N'est-ce pas qu'il est charmant... Aussi je l'aime !

Louise.—Vraiment !

Blanche.—Et lui donc ! Il m'aime... Si tu l'avais entendu quand il m'a fait sa déclaration ? Tiens ! Je me souviens de ses moindres paroles, de ses plus petites intonations, de ses gestes les plus simples. Il m'a dit qu'il m'adorait, qu'il ne cesserait jamais de m'adorer, et qu'il serait bien malheureux si, à mon tour, je ne lui témoignais pas un peu d'affection. Je crois que je ne lui ai pas répondu grand'chose, mais j'étais si émue, si pâle, que mon trouble a parlé pour moi...

Louise.—C'est tout à fait comme moi quand Octave m'a demandée en mariage.

Blanche.—Tu dis cela avec une ironie...

Louise.—Moi ; pas du tout.

Blanche.—N'est-ce pas que nous ferons un beau couple, Robert et moi. Il est si bien ! Et je ne suis pas mal non plus, n'est-il pas vrai ? D'ailleurs, si j'étais laide, je n'aurais pas attiré l'attention d'un homme tel que lui. L'as-tu jamais bien regardé, Louise ? As-tu remarqué le charme qui se dégage de toute sa personne ? Quel large front de penseur que le sien ! Comme ses yeux sont rêveurs ! Que sa voix est douce et caressante ! Vrai, je l'aime, je l'aime comme une folle, et je suis bien, bien heureuse de devenir sa femme !

Louise.—Comme je l'étais, moi, de devenir celle d'Octave.

Blanche.—Eh bien ! n'es-tu plus satisfaite de l'être aujourd'hui ?

Louise.—Si, si.

Blanche.—Je le crois. Je me rappelle encore, comme si c'était hier, le jour où vous fûtes fiancés ; il y aura bientôt deux ans. Le soir même, nos familles se trouvant réunies, tu m'entraînas dans un coin solitaire du salon, et là tu me fis de longues confidences... Tiens ! dans le genre de celles que je viens de te faire, à toi : Octave était bon, beau, aimable, et tu te trouvais comblée en l'épousant !... T'en souviens-tu ?

Louise.—Oui, je m'en souviens... Ah ! j'étais alors ravie comme toi... tandis qu'aujourd'hui...

Blanche.—Quoi ! tu n'es plus heureuse ?

Louise.—Je suis désabusée... Oui, je croyais aussi qu'Octave avait le front d'un penseur ! Hélas ! Il ne l'avait que dégarni ! Je croyais aussi que son regard vague rêvait ! Je croyais aussi qu'il était spirituel et charmant, aimable et gai, quand il me dissimulait sa maussaderie et son terre à terre ! C'était tout simplement un acteur qui débitait un rôle, qui se montrait fardé, et qui, la comédie, on pourrait presque dire la farce, jouée, réapparaissait sous son véritable jour, dans son véritable rôle, avec ses défauts et ses rides.

Blanche.—Pauvre amie !...

Louise.—Hé ! que veux-tu, l'on ne se connaît pas avant le mariage, l'on se voit de loin, comme le spectateur voit l'acteur, l'on ne se dit rien qui soit réglé d'avance, l'on ne fait rien qui n'ait été étudié. Naturellement, on juge tout d'une manière fautive, et plus tard, quand la vérité éclate, on se trouve un peu malheureuse, sans pouvoir seulement en vouloir à ceux qui vous ont mariés—pour vous rendre heureuse—ni à celui qui vous a épousée—et qui s'est borné à imiter ce que font tous les autres fiancés.

Blanche.—Tous les autres... excepté Robert...

Louise.—L'un ne vaut pas mieux que l'autre. Etudie et tu verras. Il est préférable de connaître la vérité avant qu'après.

Blanche.—Soit ! je l'étudierai, je l'interrogerai, j'aurai avec lui une explication franche et nette.

Louise.—Tu le feras se montrer tel qu'il est ?

Blanche.—Oui. Et je me montrerai telle que je suis.

Louise.—Comment ?...

Blanche.—Mais oui. Si je ne le connais pas, crois-tu qu'il me connaisse davantage ? Il m'a vue quelquefois au bal, dans des salons, chez ma mère ; il m'a parlé entre deux contredanses, au milieu des importuns qui nous écoutaient ; il n'a guère entendu sur moi que des propos banaux ou trompeusement flatteurs... Ah ! tu dis que nous sommes trompées

souvent, et nous, ne trompons-nous jamais ? Penses-tu qu'Octave a bien trouvé en toi la femme qu'il rêvait dans la jeune fille ? N'a-t-il pas à son tour été déçu un moment dans ses espérances ? Jamais vous ne vous étiez confiés l'un à l'autre. Tes parents étaient sans cesse là, te surveillant, te réprimandant au besoin à la première tentative faite pour rompre cette glace, pour dissiper cette gêne que vous éprouviez tous les deux. L'intimité était *incorrecte*, et vous demeuriez face à face comme deux étrangers. N'as-tu pas forcément joué un petit bout de comédie ? Octave n'a-t-il pu, lui aussi, s'abuser sur ton caractère, sur ton humeur, sur ta bonté ?

Louise.—C'est vrai ! Mutuellement on cherche à se tromper, et plus tard on se reproche mutuellement cette trahison.

Blanche.—Et ne vaudrait-il pas mieux se dire alors : " Nous avons tous deux été coupables, absolvons-nous tous deux ? " Et, oubliant le héros imaginé autrefois, aimer tout simplement le mari qui vous reste !

Louise.—Tu as raison. Tu m'as convaincue, et je suis prête à reconnaître tous mes torts. Mais sais-tu que tu feras un excellent prédicateur ?

Blanche.—Oh ! J'ai une éloquence ! J'opère des conversions...

Louise.—Comme la mienne, par exemple !

Blanche.—Ainsi, tu aimes encore Octave ?

Louise.—Oui. Tout à l'heure j'étais dans un moment de trouble, de tristesse ; je voyais tout en noir. A présent...

Blanche.—Tu vois tout en rose !

Louise.—Justement.

Blanche.—Et pourtant, ces défauts d'Octave dont tu parlais ?

Louise.—Bah ! des peccadilles ! Tantôt nous avons eu une légère brouille... où j'avais tort ! Alors je me suis rappelé dans ma colère quelques détails...

Blanche.—Et l'imagination les avait grandis et l'on allait se fâcher, se boudier, se séparer, que sais-je ? Ah ! pourquoi ne se connaît-on pas mieux auparavant ?

Louise.—Mais c'est qu'il y aurait si peu de mariages alors ?

Blanche.—Tant mieux si ceux qui se font doivent donner le bonheur.

Louise.—Ainsi tu persistes toujours à vouloir parler sérieusement à Robert ?

Blanche.—Plus que jamais ! Je lui dirai avec franchise ce que je pense et ce que je désire, et il me répondra de même.

Louise.—Et si l'entretien prouve que vous ne vous convenez pas ?

Blanche.—Alors nous rompons !

Louise.—Oh !...

Blanche.—Mais va ! sois tranquille, nous nous conviendrons, j'en suis sûre !

Louise.—Si tu en es sûre... (*à part*) l'interrogatoire devient inutile alors...

Blanche.—Que marmottes-tu tout bas ?

Louise.—Que l'amour est une bien belle chose !

CARLOS.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Le jus de citron ou d'orange, quand il vient de jaillir sur certaines étoffes, en détruisent la couleur. Pour faire disparaître ces traces, il suffit d'imbibber l'étoffe d'un peu d'alcali volatil qui neutralise l'acide du fruit.

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

No. 37.—LOGOGRAPHES

J'ai sept pieds, cher lecteur, et tel devient mon fort. Avec un pied de moins je peux donner la mort.

No. 38.—ÉNIGME

En prononçant deux mots ; celui qui me créa ; Jusqu'à la fin du monde, de courir m'alléga.

SOLUTIONS :

No. 35.—Le mot est : Pin-cette.

No. 36.—Le mot est : Fenêtre.

ONT DEVINE :

Problèmes.—Dr L. de V., New-York ; Mlle E.-S. Lenoir, Montréal ; Mlle L. Marchand, Mlle Elizabeth Fistonnet, Dame Céleste Lesigne et Mlle Tite, Montréal.—Oui.
Rébus.—J. B., Ottawa ; J. Gagnon, Québec ; F.-V. Charrest, ptre, Wotton.

RÉBUS

JE VOIS BIEN LES RAISINS....



MAIS OU EST LE RENARD ?

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

L'intérêt aveugle celui qu'il n'éclaire pas.

Au cours, dans une école agricole :
— Quel est le meilleur moment pour cueillir les pommes ?
— Monsieur, répond l'élève, c'est quand le fermier a le dos tourné et que le gros chien n'est pas dans le jardin.

Décisions judiciaires concernant les journaux

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur abonnement, ou autrement l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre du prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

A LOUER.—Deux bureaux, 25, rue St-Gabriel. Prix : \$5 par mois chaque. Aussi deux ou trois chambres, au premier étage, 25, rue Saint-Gabriel. Prix : \$4 par mois chaque. S'adresser au bureau du *Monde Illustré*, 30, rue Saint-Gabriel, Montréal.

COURS DE DICTION ET DE DECLAMATION

Le professeur PARAGE prévient le public qu'il délivre ses cartes de cachet à son domicile, 142, rue St-Denis (carré St-Jacques), chaque soir, de quatre heures à huit heures.

Le prix des leçons est de \$3 par mois pour douze leçons publiques, et de \$10 pour vingt leçons, dont huit particulières. Néanmoins, le professeur Parage prendra à moitié prix les élèves qui, hommes ou dames, à première audition, lui sembleront capables de paraître sur la scène, son but étant de former les élèves à une élocution correcte et sûre, en leur donnant l'habitude de la parole et la hardiesse de la rampe par des représentations mensuelles et publiques.

Un répétiteur spécial est attaché aux cours particuliers. Les parents peuvent assister à tous les cours avec une carte d'admission.

DR. H. E. DESROSIERS,
70 RUE ST. DENIS,
MONTREAL.

N. GOYETTE, BOUCHER.
MARCHE D'HOCHELAGA,
Etoix 1 et 3.

DR. J. LEROUX,
2445, RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

CHARLES DAVID, MAGASIN DE CHAUSSURES,
565, RUE SAINTE-CATHERINE,
MONTREAL.

MATHIEU FRÈRES --- Marchands de Vins.
No. 87, rue Saint-Jacques Montréal.

2152

PRIMES
OFFERTES CHAQUE MOIS PAR
Le Monde Illustré

1re. Prime	-	-	\$50
2me. "	-	-	25
3me. "	-	-	15
4me. "	-	-	10
5me. "	-	-	5
6me. "	-	-	4
7me. "	-	-	3
8me. "	-	-	2
86 Primes, à \$1 -			86
94 Primes.			\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

MATHIEU & GAGNON
MARCHANDISES DE NOUVEAUTES.
En gros et en détail,
105, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Spécialité : Soie, Satin, Velours, Etoffes à Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

ED. FRANCONY,
37, Avenue d'Orléans, Paris

COLLABORANT dans trois grands journaux de Paris, désire, pour utiliser ses moments de loisir, représenter quelques maisons sérieuses du Canada, soit pour l'achat, soit pour la vente des marchandises de toutes sortes et de toutes provenances.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie
GEBHARDT-BERTHIAUME,
No. 30, Rue Saint-Gabriel, Montreal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Programmes, Cartes d'affaires, Circulaires, Lèvres funéraires, Affiches, etc.

Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.

Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

[Imprimé par la Cie. Lithographique Burland.]

JOUISSEZ
De la Santé et du Bonheur

COMMENT ? Faites comme d'autres ont fait.

Souffrez-vous de maladies des reins ?
"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par trois médecins éminents du Détroit."
M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

Vos nerfs sont-ils affaiblis ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours."
Mde M. M. B. Goodwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.

Souffrez-vous de la maladie de Bright ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang."
Frank Wilson, Peabody, Mass.

Souffrant de la diabète ?
"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat."
Dr Phillip C. Ballou, Moncton, N.B.

Souffrez-vous de maladies du foie ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir."
Henry Ward, ex-colonel 69 Gardes Nationale, N.Y.

Souffrez-vous de douleurs dans le dos ?
"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit."
C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

Souffrez-vous de maladies des reins ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte."
Saml Hodges, Williamstown, West Va.

Souffrez-vous de la constipation ?
"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'usage d'autres remèdes pendant seize ans."
Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

Souffrez-vous de la malaria ?
"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage dans ma pratique."
Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

Etes-vous bilieux ?
"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage."
Mde J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

Souffrez-vous des hémorroïdes ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorroïdes qui coulaient."
Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède. G. H. Horst, Caissier M. Bank, Myertown, Pa.

Etes-vous torturé par le rhumatisme ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans."
Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.

Aux femmes qui sont malades ?
"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien."
Mde H. Lamoreaux, Ile La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé
Faites usage du

KIDNEY-WORT
Le Purificateur du Sang.

DUHAMEL & LEMIEUX,
Encanteurs et marchands à commission,
527 - RUE SAINTE-CATHERINE -
MONTREAL.

L'administration du "MONDE ILLUSTRÉ" est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront en recevoir la série.

Le MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Editeurs-propriétaires. Bureau - Rue Saint-Gabriel, No. 30, Montréal.